

PROLOGUE

Quelques jours avant de remettre les textes qui suivent à qui partageait assez mon dérangement pour se rendre complice de leur divulgation, un magazine semestriel d'esprit festif et citadin m'a fait découvrir les dernières lignes qu'une espèce de rock-star bourrée de vague à l'âme et de cocaïne, qui sévissait essentiellement entre l'Australie et la Côte Ouest des États-Unis, a écrites à sa petite amie du moment, avant de se tirer une balle dans la bouche. Ces quelques mots sont comparables à l'effort d'un brontosauve qu'un éboulement aurait enseveli, à quelques mètres sous terre, pour s'ébrouer et dégager la mince couche de sol au-dessus de lui, et beugler enfin qu'il était bien vivant et qu'on n'avait pas tout vu. Tout primaire qu'il était, le personnage populaire avait déjà senti sa mort, et compris à quoi elle était due. Non pas sa mort biologique, car à vrai dire, c'est plutôt elle qui a été le produit de sa réflexion. Mais sa mort dans l'Histoire, son néant pour les dictionnaires, son effacement dans la mémoire des peuples. Il a résisté à cette farce, s'est retourné et a rugi, joyeusement trop tard, et si je fais erreur, ce ne sera pas bien grave, car au moins j'aurai témoigné de sa détresse, qui touche de très près à celle de bien d'autres, et m'a fourni un aiguillage décisif. Voici le mot, en traduction point trop rosse, attentive seulement aux tournures qui font le mixte entre l'énergie roborative du boy-scout, le franc-parler du routier texan et les formules tarte à la crème des séries télévisées :

« Oh ma belle, Bébé,

*Veux-tu que je te dise à quel point je souffre, aussi loin que je puisse le savoir ? Sans me faire écraser par un camion qui dévie sans raison de sa route ? Exactement comme le Chinois que tu as insulté sous prétexte que tu me connaissais dans l'intimité, alors que lui, je l'avais déjà vu un nombre incalculable de fois et que je l'aimais bien, c'était vraiment un brave mec plein d'attention, et bien avant toi je l'avais rencontré dans son échoppe au coin de la rue. Oui, D***, je t'ai aimée tant que tu m'as rappelé la nuit en plein désert avec les serpents, quand on se serre près du feu et que la vie prend alors un foutu bon sens. Mais maintenant, avec tout ce cirque que tu fais ces derniers temps, ta façon de crier sur tous les toits que tu as mis le grappin sur le jackpot, non vraiment... je rêve et je suis doublement écœuré : primo je ne suis pas et ne serai jamais vraiment riche, riche à milliards comme cette fripouille de P.G., secundo je voulais être aimé pour moi.*

Voilà, je crois que les choses sont dites, j'existe encore en tant que simple individu, au cas où tu ne t'en serais pas aperçue. Il en a toujours été ainsi : ce sont les chansons qui viennent à moi, pas l'inverse ! Le public ne s'y est jamais trompé. Je suis de leur côté, et je vais les rejoindre, elles ne supportent pas la saleté. Une saleté dont tu t'accommodes très bien toi au contraire, et dans laquelle tu te vautres, avec ta bande d'amis bien intentionnés qui te détestent pourtant quand tu les invites chez moi et que tu leur fais la leçon avec la piscine à débordement et la vodka à gogo jusqu'au petit matin. Tout bien pesé, tu n'es qu'un animal prédateur et faux, à qui je retire sa proie. Oui, j'existe encore au moment même où je m'efface, et je vais les rejoindre, les seuls enfants que j'aurai jamais. Tu ne mérites même pas que je te largue comme tant de malpropres, vergogne ambulante, tu es si sûre de mériter de l'amour ou Dieu sait quoi que je préfère t'enlever cette illusion à ma façon. Tu verras peut-être alors ce qu'est l'absence, celle qui fait mal, et même si une part de moi t'aime encore, au fond, parce que c'est souvent

la rage dans mes entrailles et que je n'y peux rien, je préfère te laisser devant ta lâcheté, car passé le temps des funérailles, et même peut-être mon corps à peine froid, tu iras en ferrer un autre, je te connais.

Lors de ma dernière cure, dans les Rocheuses, j'avais du temps à revendre, j'ai dévoré toutes sortes de bouquins savants, et j'ai lu quelque part que le chat, cet animal que tu aimes tant, est à l'origine un pêcheur expert des bords du Nil, un foutu prédateur. Sauf que le chat est mille fois plus pur que toi, il fait cela sans arrière-pensées, il exécute son programme génétique, et sa ruse est dans ses veines sans qu'il s'en doute. Alors ne m'en veux pas, mais le mensonge c'est tout ce qu'il m'a été donné de contempler dans ma putain de vie, et j'en ai plus que ma claque. Prends soin de toi : achète-toi une corde et un tabouret, et si tu t'en sers convenablement, tu rendras par la même occasion un fier service à la planète.

Curtis. »

Un peu perplexe devant ce tir à boulets rouges tragi-comique, je me suis éloigné, préférant la hauteur et le maintien classiques. La lettre d'adieu avait sa sève et sa vigueur, soit, mais que de fautes de goût ! Cette façon de faire sentir une supériorité de propriétaire, de maître et de possédant, à une petite grue un peu paumée qui profitait de largesses tout aussi puérides ! Vraiment le XXI^e siècle avait bien autre chose à offrir, après trois millénaires de patiente culture, que ce cliché de l'idole suicidaire environnée de parasites... Et puis cette insistance intolérable sur les motifs de son suicide... non, vraiment, c'était pathétique à tous les sens du terme, affreusement direct et immature.

Je me suis donc replié, dans l'esprit d'une armée qui se désole de l'impéritie de ses généraux fraîchement promus, vers le territoire le plus sûr, celui des auteurs qui traversent le temps comme en promenade digestive, et dont la fréquentation a toujours réponse à tout. Un Stendhal, par exemple. Le Stendhal ivre d'art, intenable et fascinant de *La Chartreuse*, qui a la hantise de s'attarder et de s'alanguir. Et j'ai ouvert au hasard. Pour tomber sur ce passage assez comique où Fabrice, à peine remis d'une forte émotion, va rendre « une visite de tendresse », selon les rapides instructions de la Sanseverina, à son archevêque, en remerciement de sa prochaine promotion au titre de grand vicaire. Il ne comprend rien du tout aux arcanes de ce placard doré, il repense avec angoisse au coup de pistolet qu'il aurait peut-être dû donner quelques heures auparavant à un laquais, et n'écoute que d'un air distrait, passif et docile, « les récits un peu longs de monseigneur Landriani ».

Là est la merveille, la pépite qui scintille au creux de la paroi, la vertu suggestive à l'état pur.

« Les récits un peu longs de monseigneur Landriani »... Bonheur de s'imaginer la scène, une scène qui sent la chattemite, le velours des vêtements et des paroles, la raison sinieuse et le satin, les hésitations du bon ecclésiastique, l'odeur de cire et d'acajou lustré réchauffant tout ce marbre, l'ennui abyssal de l'entourage, un ennui qu'on endure quand il donne de quoi manger, et qu'on s'est enlisé soi-même dans la demi-sottise. Bonheur de s'imaginer, surtout, les raisons de cette ellipse tendrement sarcastique sur la durée comme sur le contenu des propos de l'archevêque. Il devait raconter des histoires de famille, de vocations avortées, de religieuses collatérales qui avaient frôlé la béatification, des âneries de voisinage, des anecdotes horticoles,

mais dans un beau langage doux, un peu hésitant, entrecoupé de toux et de raclements de gorge, qui permettait de faire écho à la pluie quand il pleuvait, et au soleil quand on était à l'ombre, sous des plafonds de six mètres... Il devait s'embrouiller, le bon père Landriani, dans les généalogies et les excuses frelatées pour les retards de carrière, dans les alinéas de sa diplomatie bringuebalante. Mais personne n'y trouvait à redire, Fabrice tout le premier, et les autres faisaient semblant d'ouïr en révérence ce qu'ils savaient très bien n'être que passe-temps entre deux messes... Personne, à part peut-être ceux qui savourent la vaine parole comme une musique généreuse et tendre, et trouvent que Stendhal, maniaque de la suggestion et de l'intersection, attrape finalement moins son but par ses « tours épigrammatiques », toujours un peu recuits et prévisibles, que par le déchet matériel et descriptif qu'il laisse à son lecteur le soin de recycler dans le silence.

Les textes qui suivent sont donc, à leur manière, et sans grande illusion, quelques avatars contemporains et bégayants des « récits un peu longs de monseigneur Landriani ».